

Renaissance extracts

Corneille

This extract comes from Corneille's best-known play, a tragicomedy called *Le Cid* (1636). It is set in the Spain of the *Reconquista*, and centres on the love-struggles of Chimène and Don Rodrigue, the "Cid" of the title. In this passage, however, we see Don Rodrigue's father (Don Diègue) and Chimène's father (the Count) engaged in a dispute. Don Diègue has just been named the tutor to the King's first-born son, taking this role away from the Count. The Count's peevishness ultimately overcomes Don Diègue's good nature, leading to an abortive swordfight. Here, we can observe Corneille's classic and changeable verse, rendered into tight, rhyming couplets (much like the French) in a new translation by A. S. Kline (2007).

Racine

This extract from Racine is a very long, sonorous speech, and should be thought of really as closer to poetry than dialogue, so much has our taste in the theatre changed since the time it was written. Racine's *Phèdre* (1677) is considered to be the paradigmatic example of French Classical theatre. It details the rather incestuous and complicated romantic entanglements of the royal family of Theseus in Athens. The passage follows the moment when Theseus, misinformed by a maid, and believing that his son Hippolytus has made untoward advances on his wife (and Hippolytus' stepmother) Phèdre, asks for Neptune to kill him. Here, Theramenes, Hippolytus' tutor, details the results of Theseus' demand that the God of the Sea murder Hippolytus, his own son. This is the standard 19<sup>th</sup> century English translation by Robert Bruce Boswell.

Corneille

## SCENE III

LE COMTE, DON DIÉGUE

LECOMTE

Enfin vous l'emportez, et la faveur du roi

vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi,

Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

DON DIÉGUE

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille

Montre à tous qu'il est juste, et fait connaître assez

Qu'il sait récompenser les services passés. \_

LECOMTE

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes :

Ils peuvent se tromper comme les autres hommes ;  
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans  
Qu'ils savent mal payer les services présents.

DON DIÉGUE

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite ;

La faveur l'a pu faire autant que le mérite,  
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,  
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.  
À l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre ;

Joignons d'un sacré noeud ma maison à la vôtre :

vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils ;

Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis :

Faites-nous cette grâce, et l'acceptez pour gendre.

LE COMTE

À des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre ;

Et le nouvel éclat de votre dignité  
Lui doit enfler le coeur d'une autre vanité.

Exercez-la, monsieur, et gouvernez le pince ;

Montrez-lui comme il faut régir une province,

Faire trembler partout les peuples sous la loi,

Remplir les bons d'amour et les méchants d'effroi ;

Joignez à ces vertus celles d'un capitaine :

Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,

Dans le métier de Mars se rendre sans égal,

Passer les jours entiers et les nuits à cheval,

Reposer tout armé, forcer une muraille,  
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.

Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait,

Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

#### DON DIÉGUE

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,

Il lira seulement l'histoire de ma vie.  
Là, dans un long tissu de belles actions,  
Il verra comme il faut dompter des nations,

Attaquer une place, ordonner une armée,  
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

#### LE COMTE

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir ;  
Un pince dans un livre apprend mal son devoir.  
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,

Que ne puisse égaler une de mes journées ?  
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui,  
Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.

Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille ;

Mon nom sert de rempart à toute la Castille :  
Sans moi, vous passeriez bientôt sous d'autres lois,

Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.

Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,

Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire :  
Le prince à mes côtés ferait dans les combats  
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras ;

Il apprendrait à vaincre en me regardant faire ;

Et pour répondre en hâte à son grand caractère, Il verrait...

#### DON DIÉGUE

Je le sais, vous servez bien le roi,  
Je vous ai vu combattre et commander sous moi :

Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,

vos rare valeur a bien rempli ma place ;  
Enfin, pour épargner les discours superflus,

Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.  
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence  
Un monarque entre nous met quelque différence.

LECOMTE

Ce que je méritais, vous l'avez emporté.

DON DIÉGUE

Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.

LECOMTE

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

DON DIÉGUE

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE

Vous l'avez eu par brigue, était vieux courtisan.

DON DIÉGUE

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LECOMTE

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

DONDIÉGUE

Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE

Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.

DONDIÉGUE

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas.

LECOMTE

Ne le méritait pas ! moi ?

DONDIÉGUE

Vous.

LECOMTE

Ton impudence,  
Téméraire vieillard, aura sa récompense.

*Il lui donne un soufflet.*

DON DIÉGUE, *mettant l'épée à la main.*

Achève, et prends ma vie après un tel affront,

Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

LE COMTE

Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse ?

DON DIÉGUE

ô Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse !

LECOMTE

Ton épée est à moi, mais tu serais trop vain,

Si ce honteux trophée avait chargé ma main.

Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,

Pour son instruction, l'histoire de ta vie ;

D'un insolent discours ce juste châtiment

Ne lui servira pas d'un petit ornement.

### The Cid, Act 1 Scene 3

**Count** So you carry the day, and the King's favour

Raises you to a rank that was due my honour:

You are tutor now to the Prince of Castile.

**Diegue** The mark of honour he grants me must reveal

To all that he is just, and make known to all

That our past service escapes not his recall.

**Count** Whatever power kings have, they are but human,

They can err as readily as other men.

His choice will prove to courtiers as in this

That there's but scant reward for present service.

**Diegue** His choice disturbs you: speak not of it;

Favour may be its cause as well as merit,

We should respect a power so absolute,

By questioning nothing that a King may do.

To the honour he shows me, add another,

Let's join our houses, one to the other:

You have one daughter, I a single son;  
 Their marriage will make us more than one.  
 Grant us this grace, make him your son-in-law.

**Count** Your brave boy aims higher than before;  
 And the new brilliance of your nobility  
 Must swell his heart with greater vanity.  
 Go on, Monsieur, and educate the prince;  
 Show him how best to govern a province,  
 Make the people tremble before the law  
 Fill the good with love, the bad with awe;  
 Join to these virtues that of a great captain:  
 Show him how to inure himself to pain,  
 In the labour of Mars to meet no equal,  
 Pass whole days and nights in the saddle,  
 Sleep while armed, or storm a citadel,  
 And through himself alone win the battle.  
 Instruct him by example, make him perfect,  
 Teaching through your own deeds, in effect.

**Diegue** To instruct by example, courting envy,  
 Would simply be to read my history.  
 There, in a long series of fine actions,  
 He would see how men conquer nations,  
 Takes a position, organise an army.  
 And build their fame on each victory.

**Count** Living examples offer greater powers;  
 A prince learns badly from bookish hours.

What after all do your great years portray  
 That's not matched by me in a single day?  
 If you were valiant once, so am I now,  
 My arm the kingdom's strong support, allow,  
 Granada and Aragon fear my sword;  
 My name's Castile's rampart, in a word:  
 Without me you'd soon bow to other laws,  
 And your kings be those from other shores.  
 Each day, each moment, to increase my glory,  
 Laurels heap on laurels, victory on victory:  
 The prince, at my side, might test his mettle  
 Protected by my arm, in every battle;  
 He would learn to conquer by watching me;  
 And matching his great character, swiftly  
 He would see...

**Diegue** I know you truly serve your king.

I have seen you command: your soldiering:  
 While age sends ice coursing through my veins,  
 Your rare courage has secured our gains;  
 Well, to cut short superfluous discourse,  
 You are today what I was once, perforce.  
 Yet nonetheless you see, by this occurrence,  
 The king between us still detects some difference.

**Count** All I merited, you have snatched away.

**Diegue** He conquered who proved better on the day.

**Count** He who might train the prince is worthiest.

**Diegue** And yet to be denied seems scarcely best.

**Count** You won it by intrigue, an old 'king's man'.

**Diegue** The noise of my great deeds proved partisan.

**Count** Be clear, the king shows honour to your age.

**Diegue** The king, if so, measures it by my courage.

**Count** Therefore the honour should have come to me.

**Diegue** He who could not obtain it is not worthy.

**Count** Not merit it! I?

**Diegue** You.

**Count** Your impudence,

Rash old man, shall find its recompense.

*(He strikes Don Diegue)*

**Diegue** *(drawing his sword)*

Come take my life after such cruel offence,

First of my race to bear such impertinence.

**Count** What in your weakness can you do, indeed?

**Diegue** Oh God! My frail strength flees me in my need!

**Count** Your sword is mine, and you no longer worthy

That my hand should bear this shameful trophy.

Adieu. Let the prince read, courting envy,

For his instruction, all your life history;

For your insolent speech this chastisement

Shall serve him for no small amusement.



## ACT V, SCENE VI

## THÉRAMÈNE.

À peine nous sortions des portes de Trézène,  
 Il était sur son char. Ses gardes affligés  
 1500 Imitaient son silence, autour de lui rangés.  
 Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes.  
 Sa main sur ses chevaux laissait flotter les rênes.  
 Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois  
 Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,  
 1505 L'oeil morne maintenant et la tête baissée  
 Semblaient se conformer à sa triste pensée.  
 Un effroyable cri sorti du fond des flots  
 Des airs en ce moment a troublé le repos ;  
 Et du sein de la terre une voix formidable  
 1510 Répond en gémissant à ce cri redoutable.  
 Jusqu'au fond de nos coeurs notre sang s'est glacé.  
 Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.  
 Cependant sur le dos de la plaine liquide  
 S'élève à gros bouillons une montagne humide.  
 1515 L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,  
 Parmi des flots d'écume un monstre furieux.  
 Son front large est armé de cornes menaçantes,  
 Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.  
 Indomptable taureau, dragon impétueux,  
 1520 Sa croupe se recourbe en replis tortueux.  
 Ses longs mugissements font trembler le rivage.  
 Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage,  
 La terre s'en émeut, l'air en est infecté,

Le flot, qui l'apporta, recule épouvanté.  
 1525 Tout fuit, et sans s'armer d'un courage inutile  
 Dans le temple voisin chacun cherche un asile.  
 Hippolyte lui seul digne fils d'un héros,  
 Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,  
 Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûr  
 1530 Il lui fait dans le flanc une large blessure.  
 De rage et de douleur le monstre bondissant  
 Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,  
 Se roule, et leur présente une gueule enflammée,  
 Qui les couvre de feu, de sang, et de fumée.  
 1535 La frayeur les emporte, et sourds à cette fois,  
 Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix.  
 En efforts impuissants leur maître se consume.  
 Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.  
 On dit qu'on a vu même en ce désordre affreux  
 1540 Un dieu, qui d'aiguillons pressait leur flanc poudreux  
 À travers des rochers la peur les précipite.  
 L'essieu crie, et se rompt. L'intrépide Hippolyte  
 Voit voler en éclats tout son char fracassé.  
 Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.  
 1545 Excusez ma douleur. Cette image cruelle  
 Sera pour moi de pleurs une source éternelle.  
 J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils  
 Traîné par les chevaux que sa main a nourris.  
 Il veut les rappeler, et sa voix les effraie.  
 1550 Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.  
 De nos cris douloureux la plaine retentit.  
 Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.  
 Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques,  
 Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.  
 1555 J'y cours en soupirant, et sa garde me suit.  
 De son généreux sang la trace nous conduit.  
 Les rochers en sont teints. Les ronces dégouttantes  
 Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.  
 J'arrive, je l'appelle, et me tendant la main  
 1560 Il ouvre un oeil mourant, qu'il referme soudain.  
 « Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.  
 Prends soin après ma mort de la triste Aricie.  
 Cher ami, si mon père un jour désabusé  
 Plaint le malheur d'un fils fausement accusé,  
 1565 Pour apaiser mon sang, et mon ombre plaintive,  
 Dis-lui, qu'avec douceur il traite sa captive,  
 Qu'il lui rende... » À ce mot ce héros expiré  
 N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,  
 Triste objet, où des dieux triomphe la colère,  
 1570 Et que méconnaîtrait l'oeil même de son père.

## *Phèdre, Act V Scene 1*

THERAMENES

Scarce had we pass'd out of the gates of Troezen,  
 He silent in his chariot, and his guards  
 Downcast and silent too, around him ranged;  
 To the Mycenian road he turn'd his steeds,  
 Then, lost in thought, allow'd the reins to lie  
 Loose on their backs. His noble chargers, erst  
 So full of ardour to obey his voice,  
 With head depress'd and melancholy eye  
 Seem'd now to mark his sadness and to share it.  
 A frightful cry, that issues from the deep,  
 With sudden discord rends the troubled air;  
 And from the bosom of the earth a groan  
 Is heard in answer to that voice of terror.  
 Our blood is frozen at our very hearts;  
 With bristling manes the list'ning steeds stand still.  
 Meanwhile upon the watery plain there rises  
 A mountain billow with a mighty crest  
 Of foam, that shoreward rolls, and, as it breaks  
 Before our eyes vomits a furious monster.  
 With formidable horns its brow is arm'd,  
 And all its body clothed with yellow scales,  
 In front a savage bull, behind a dragon  
 Turning and twisting in impatient rage.  
 Its long continued bellowings make the shore  
 Tremble; the sky seems horror-struck to see it;  
 The earth with terror quakes; its poisonous breath  
 Infects the air. The wave that brought it ebbs  
 In fear. All fly, forgetful of the courage  
 That cannot aid, and in a neighbouring temple  
 Take refuge—all save bold Hippolytus.  
 A hero's worthy son, he stays his steeds,  
 Seizes his darts, and, rushing forward, hurls  
 A missile with sure aim that wounds the monster  
 Deep in the flank. With rage and pain it springs  
 E'en to the horses' feet, and, roaring, falls,  
 Writhes in the dust, and shows a fiery throat  
 That covers them with flames, and blood, and smoke.  
 Fear lends them wings; deaf to his voice for once,  
 And heedless of the curb, they onward fly.  
 Their master wastes his strength in efforts vain;  
 With foam and blood each courser's bit is red.  
 Some say a god, amid this wild disorder,  
 Was seen with goads pricking their dusty flanks.  
 O'er jagged rocks they rush urged on by terror;  
 Crash! goes the axle-tree. Th' intrepid youth  
 Sees his car broken up, flying to pieces;

He falls himself entangled in the reins.  
Pardon my grief. That cruel spectacle  
Will be for me a source of endless tears.  
I saw thy hapless son, I saw him, Sire,  
Drag'd by the horses that his hands had fed,  
Pow'rless to check their fierce career, his voice  
But adding to their fright, his body soon  
One mass of wounds. Our cries of anguish fill  
The plain. At last they slacken their swift pace,  
Then stop, not far from those old tombs that mark  
Where lie the ashes of his royal sires.  
Panting I thither run, and after me  
His guard, along the track stain'd with fresh blood  
That reddens all the rocks; caught in the briers  
Locks of his hair hang dripping, gory spoils!  
I come, I call him. Stretching forth his hand,  
He opens his dying eyes, soon closed again.  
"The gods have robb'd me of a guiltless life,"  
I hear him say: "Take care of sad Aricia  
When I am dead. Dear friend, if e'er my father  
Mourn, undeceived, his son's unhappy fate  
Falsely accused; to give my spirit peace,  
Tell him to treat his captive tenderly,  
And to restore—" With that the hero's breath  
Fails, and a mangled corpse lies in my arms,  
A piteous object, trophy of the wrath  
Of Heav'n—so changed, his father would not know him.